



“Domaine étranger” dirigé par Jean-Claude Zylberstein

FIODOR DOSTOÏEVSKI

Une sale histoire



LES
BELLES
LETTRES

FIODOR DOSTOÏEVSKI

UNE SALE HISTOIRE

*Nouvelles complètes **

*Traduit du russe
par Bernard Kreise*

PARIS
Les Belles Lettres
2023

© *Les Belles Lettres*, 2023
pour la présente édition
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45505-1

AVANT-PROPOS

Petit, grêle, tout de nerfs, usé et voûté par soixante mauvaises années ; flétri pourtant plutôt que vieilli, l'air d'un malade sans âge, avec sa longue barbe et ses cheveux encore blonds ; et malgré tout, respirant cette « vivacité de chat » dont il parlait un jour. Le visage était celui d'un paysan russe, d'un vrai moujik de Moscou ; le nez écrasé, de petits yeux clignotant sous l'arcade, brillant d'un feu tantôt sombre, tantôt doux ; le front large, bossué de plis et de protubérances, les tempes renfoncées comme au marteau ; et tous ces traits tirés, convulsés, affaissés sur une bouche douloureuse. Jamais je n'ai vu sur un visage humain pareille expression de souffrance amassée ; toutes les tranches de l'âme et de la chair y avaient imprimé leur sceau ; on y lisait, mieux que dans le livre, les souvenirs de la maison des morts, les longues habitudes d'effroi, de méfiance et de martyre. Les paupières, les lèvres, toutes les fibres de cette face tremblaient de tics nerveux. Quand il s'animait de colère sur une idée, on eût juré qu'on avait déjà vu cette tête sur les bancs d'une cour criminelle, ou parmi les vagabonds qui mendient aux portes des prisons. À d'autres moments, elle avait la mansuétude triste des vieux saints sur les images slavonnes¹.

1. Melchior de Vogüé, *Le roman russe*, 1906, p. 269-270. Cette description se trouve dans son *Journal* à la date de janvier 1880. La première édition de ce livre date de 1886.

Tel est le portrait que nous donne de Dostoïevski Melchior de Vogüé qui fut en poste en Russie où il rencontra plusieurs fois l'écrivain à la fin de sa vie.

Jeune homme, Dostoïevski était ombrageux, «terriblement nerveux et émotif»¹. À 17 ans, il «manifestait des traits de sauvagerie, demeurait à l'écart, ne participait pas aux jeux, restait assis, absorbé dans un livre, et recherchait un endroit isolé», dit un de ses amis. Autant de traits de caractère que l'on retrouve chez les personnages de ses nouvelles, car Dostoïevski voulait que son œuvre soit «l'expression de toute sa vie», écrit-il dans ses *Carnets* des années 1860.

Alexandre Riesenkauf, un ami de jeunesse, remarque dans ses souvenirs sur Dostoïevski que «s'attaquant à quelque sujet, il s'anima progressivement à son propos, il semblait être tout bouillonnant ; les idées naissaient dans sa tête, telles des éclaboussures dans un tourbillon ; pendant ce temps, il atteignait une certaine frénésie, sa belle déclamation naturelle sortait des limites de la maîtrise de soi artistique ; sa voix naturellement éraillée devenait criarde, il avait de l'écume aux lèvres, il gesticulait, criait, crachait autour de lui»².

Encore très jeune, Ekaterina Letkova rencontra plusieurs fois Dostoïevski à la fin des années 1870 lors de soirées littéraires chez le poète Yakov Polonski. Elle donne de l'écrivain un portrait intéressant.

Et soudain, dans un espace entre les gens qui se tenaient devant moi, je vis un visage grisâtre, une barbe grise clairsemée, un regard méfiant et apeuré, des épaules serrées comme à cause du froid. Mais c'est Dostoïevski ! faillis-je crier, et je me faufilai pour m'approcher de lui. Oui ! Dostoïevski !... Mais pas du tout celui que je connaissais d'après les portraits depuis les bancs de l'école et au sujet duquel Vladimir Guerrier menait des discussions enflammées dans les cours à l'université.

1. Panaeva, *Mémoires*, 1824-1870, Academia, 1929, p. 196-197.

2. *Literaturnoe Nasledstvo*, n° 86, Moscou, 1973, p. 25.

Celui-là m'apparaissait comme un homme grand, brillant, au regard enflammé, tenant des discours audacieux. Alors que je voyais là un homme replié sur lui-même, doux, comme s'il était coupable de quelque chose. Je comprenais que Dostoïevski se trouvait devant moi, et je n'arrivais pas à croire que c'était lui, non seulement un grand écrivain, mais un grand martyr qui avait vécu le bagne.

Letkova le rencontre à nouveau lors d'une autre soirée, quelques mois avant sa mort.

Dostoïevski était assis à part, seul, fatigué, accablé. Je n'arrivais pas à me décider à l'aborder, je doutais qu'il me reconnaisse. Mais quand il jeta un coup d'œil dans ma direction et que je le saluai, il se leva et je m'approchai de lui. Il y avait chez lui une manière « mondaine » de tendre la main, une politesse attentive et retenue, et une façon de parler qui est usuelle quand on s'adresse à quelqu'un que l'on connaît à peine. J'étais gênée que lui, qui était à bout de forces, se lève malgré tout de son fauteuil, et je lui dis :

— Asseyez-vous, je vous en prie, Fiodor Mikhaïlovitch.

Mais il ne s'assit pas, et comme s'il voulait seulement me parler de quelque chose, il me dit avec un sourire aimable et ironique :

— Polonski m'a dit que vous écriviez.

— Je m'y prépare, Fiodor Mikhaïlovitch.

— Grâce au jeûne et à la prière ? demanda-t-il avec la même ironie.

— Presque.

De façon inattendue, il me dit sérieusement :

— C'est bien... C'est ce qu'il faut.

Et à nouveau il me sembla être un « autre ». En lui se combinaient deux hommes différents, et c'est pourquoi il suscitait des impressions tout à fait contradictoires.

Dostoïevski lui donne alors ce conseil :

Ne vendez jamais votre esprit. Ne travaillez jamais sous la menace du bâton... Sous la menace d'une avance. Croyez-moi... Toute ma vie j'en ai souffert, toute ma vie j'ai écrit en me pressant. Et combien de tourments ai-je supportés... Surtout, ne commencez pas à publier un texte avant de l'avoir écrit jusqu'au bout... Jusqu'à la fin. C'est le pire. Ce n'est pas seulement un suicide, mais aussi un meurtre... J'ai vécu ces souffrances souvent, très souvent... On a peur de ne pas finir à temps... On a peur de gâcher ce qu'on fait... Et on le gâchera certainement... J'en arrivais tout simplement au désespoir... Et cela, presque chaque fois¹...

On comprend donc que pour Dostoïevski l'écriture soit une « souffrance infernale », comme il l'écrit à Maïkov en 1867.

Ce sont tous ces éléments que l'on retrouve dans ses nouvelles, lui qui identifiait sa vie et son œuvre. Si ses premières nouvelles sont écrites sous l'influence de Gogol, il revendique néanmoins son originalité qui relève de sa volonté d'approfondir le récit par ce que lui-même appelle l'*analyse* : « On trouve en moi un nouveau courant original qui consiste à agir par l'Analyse et par la Synthèse, autrement dit je vais en profondeur et en m'y retrouvant dans les atomes, je cherche le tout, tandis que Gogol prend directement le tout et n'est donc pas aussi profond que moi. » Il s'émancipera de l'auteur des *Nouvelles pétersbourgeoises*, dans la seconde partie de son œuvre, car il y a une rupture fondamentale dans la vie de Dostoïevski : le baigne et l'exil en Sibérie entre 1849 et 1859. Condamné à mort pour sa participation au cercle de Petrachevski, il est gracié par l'empereur après un simulacre d'exécution le 22 décembre 1849. En Sibérie, Dostoïevski a connu les profondeurs, même les bas-fonds du peuple russe alors que ses éminents collègues comme Tourgueniev et Tolstoï (de grands

1. Écrivaine et traductrice, Ekatérina Letkova (1856-1937) écrit des mémoires (accessibles sur Internet, en russe).

aristocrates fortunés qui n'ont jamais dû courir après leurs droits d'auteur, tandis que Dostoïevski se présente lui-même comme un écrivain « prolétaire ») ne connaissent, d'après lui, le peuple que de loin. Il déclare même en 1874 à Vsevolod Soloviov, l'un de ses jeunes et fervents admirateurs :

Le bain m'a sauvé... je suis devenu un homme complètement nouveau... [...] Oh ! Ce fut pour moi un grand bonheur : la Sibérie et le bain ! [...] Il n'y a que là-bas que j'ai connu une vie saine et heureuse, là-bas je me suis compris, mon cher... J'ai compris le Christ... j'ai compris l'homme russe et j'ai senti que j'étais moi-même russe, que je venais du peuple russe. Toutes mes meilleures pensées me sont alors venues en tête, et maintenant elles ne font que revenir¹.

Paradoxalement, alors qu'il est enfermé en prison à Saint-Petersbourg après son arrestation, il écrit une nouvelle lumineuse *Un petit héros* : « Jamais je n'ai travaillé *con amore* comme maintenant », fait-il alors savoir à son frère. Or, chez lui, l'écriture a toujours été une souffrance. On voit dans sa correspondance une succession permanente d'exaltation de l'écriture qui se combine peu à peu à la souffrance et est suivie du dégoût. L'écriture est une souffrance pour parler de la souffrance. Selon ses dires, ses échecs provoquent en lui une maladie et sans doute s'agit-il du début de ses crises d'épilepsie. V. Soloviov note dans ses mémoires ce que Dostoïevski lui a dit dans les années 1870 : « Deux ans avant la Sibérie [donc dans les années 1847-1848], au cours de mes divers désagréments et querelles littéraires, je découvris en moi une étrange maladie nerveuse, insupportablement douloureuse. Je ne peux raconter ces sensations répugnantes ; j'avais souvent l'impression de mourir. »

Plus tard, il écrira à maintes reprises dans sa correspondance que tel ou tel texte lui a valu une crise d'épilepsie. Ainsi signale-t-il

1. Vladimir Soloviov (1849-1903), *Souvenirs*, dans le recueil *Dostoevskij v vospominanijax sovremennikov*, t. II, Moscou 1964.

à Maïkov en 1868, à propos de *L'Idiot* : « J'ai écrit ce final d'une façon inspirée, et il m'a coûté deux crises de suite. »

Un des moteurs narratifs, sous-jacent dans la plupart de ces nouvelles, est le non-dit. De Prokhartchine à la femme douce, Dostoïevski met en scène une série de personnages qui ne parlent pas ou parlent trop afin de ne pas aller à l'essentiel, de noyer dans le discours, le soliloque, leur vérité, qui se dévoile plus ou moins au cours du récit, comme l'homme du souterrain. Même dans des nouvelles aussi anecdotiques, apparemment, que *Le crocodile* ou *Polzoukov*, surtout dans un *Cœur faible*, le lecteur a la sensation qu'on ne lui donne pas la solution, la clef qui permettrait de saisir véritablement ce que l'auteur a voulu exprimer à travers tel ou tel personnage. *Un honnête voleur* s'achève par des lignes blanches ; la Douce se tait sans que l'on sache la raison profonde de son suicide ; le général Pralinski dans une *Sale histoire*, qui s'est invité aux noces de son subordonné en mettant les pieds dans le plat, sombre dans un coma éthylique juste à l'instant où il allait enfin dire ce qu'il voulait ; Vassia, dans *Un cœur faible*, une des nouvelles les plus étonnantes sur ce plan, devient fou sans raison apparente et ne parvient pas à dire ce qu'il a sur le cœur. Le réel renvoie à ces personnages leur impossibilité d'être ce qu'ils désirent être. Rien n'explique dans ce texte la raison pour laquelle Vassia Choumkov sombre dans la folie. Il se tait, se réfugie dans un douloureux mutisme, ne dit plus rien à son ami, et l'auteur nous permet seulement de savoir qu'en aucun cas il ne peut s'agir d'une peur vis-à-vis de son supérieur hiérarchique qui n'éprouve que bienveillance à son égard. Le non-dit se retrouve même dans le fait que Vania écrit avec une plume sèche et il croit faire de la copie, alors qu'il n'écrit plus rien en réalité. Les pages qu'il doit remplir restent blanches. Il a beau être aimé de tous, avoir un camarade qui a pour lui une amitié indéfectible et qui l'adore, une fiancée idéalement belle et bonne, un chef qui le protège, il sombre dans une folie qui semble être une fuite inexplicable et inexpliquée.

Ce premier volume regroupe toutes les nouvelles de Dostoïevski de la première période, écrites avant le baigne et sa relégation en Sibérie, et s'ouvre par la magnifique première nouvelle, *Une sale histoire*, qu'il écrivit à son retour à Saint-Pétersbourg.

Bernard Kreise

Les traductions de ces nouvelles, publiées à l'origine en 1993 à L'Age d'Homme, ont été entièrement revues par le traducteur pour cette édition.

UNE SALE HISTOIRE¹

Nouvelle

Cette sale histoire arriva précisément à l'époque où, avec une force si incoercible et un élan d'une naïveté si émouvante, débuta la renaissance de notre chère patrie et l'aspiration de tous ses valeureux fils à de nouvelles destinées et de nouvelles espérances². Ce jour-là, par un soir lumineux et froid d'hiver, alors qu'il était déjà onze heures passées, trois hommes fort respectables étaient assis dans une pièce confortable, au décor luxueux même, dans une superbe maison d'un étage du quartier de Pétersbourg³, et ils entretenaient une conversation grave et admirable sur un sujet fort captivant. Ces trois hommes portaient tous les trois le titre de général⁴. Ils étaient assis autour d'une petite table, chacun installé dans un superbe fauteuil moelleux, et,

1. Nouvelle publiée en 1862 dans la revue *Vremia* («*Le Temps*»)

2. Allusion à la réforme du 19 février 1861 abolissant le servage. Dès son accession au trône, Alexandre II fit une politique libérale et déclara en 1856 : « Mieux vaut que la libération des paysans ait lieu d'en haut que d'en bas. » Cette atmosphère de libéralisme venu d'en haut est essentielle à la compréhension de cette nouvelle.

3. Le plus ancien des 13 quartiers de Saint-Pétersbourg.

4. La « Table des Rangs », instituée par Pierre le Grand en 1722, créait 14 échelons d'avancement parallèles (le plus bas étant le 14^e) dans l'armée de terre, la marine et la fonction publique : elle servit de base à la bureaucratie russe

tout en conversant, ils sirotaient paisiblement et confortablement du champagne. La bouteille était posée à côté d'eux, sur la table, dans un seau d'argent rempli de glace. Le fait est que le maître de maison, le conseiller privé¹ Stéphane Nikiforovitch Nikiforov, vieux célibataire de soixante-cinq ans, fêtait son emménagement dans la maison qu'il venait d'acheter, mais aussi, par la même occasion, son anniversaire qui tombait ce jour-là et qu'il n'avait jamais célébré jusque-là. Cette célébration était d'ailleurs Dieu sait quoi ; comme nous venons de le voir, il n'y avait que deux invités, tous deux anciens collègues de M. Nikiforov et ses anciens subordonnés, à savoir le conseiller d'État actuel² Sémione Ivanovitch Chipoulenko, ainsi qu'Ivan Ilyitch Pralinski, conseiller d'État actuel, lui aussi. Ils étaient arrivés vers neuf heures, avaient bu du thé, puis avaient attaqué le vin et savaient qu'à onze heures et demie précises ils devraient rentrer chez eux. Toute sa vie le maître de maison avait aimé la ponctualité. Deux mots à son sujet : il avait commencé sa carrière comme petit fonctionnaire sans ressources, avait tranquillement péri d'ennui quarante-cinq ans durant, il savait très bien jusqu'où mener sa carrière, il ne pouvait supporter d'avoir la tête dans les étoiles, bien qu'il en eût déjà deux, et il n'aimait surtout pas exprimer son opinion personnelle sur quelque sujet que ce soit. Il était également honnête, c'est-à-dire qu'il n'avait pas eu l'occasion de faire quoi que ce soit de particulièrement malhonnête ; il était célibataire parce qu'égoïste ; il n'était vraiment pas bête, mais ne pouvait supporter de faire preuve d'esprit ; il avait une particulière détestation du laisser-aller et de l'enthousiasme, considérant celui-ci comme un laisser-aller moral, et, sur la fin de sa vie, il s'était entièrement plongé dans un confort suave et paresseux, et dans une solitude intangible. Bien que lui-même fût parfois invité chez des gens

jusqu'en 1917. À partir du 4^e grade, les hauts fonctionnaires étaient assimilés à des généraux et avaient droit au titre d'« Excellence ».

1. 3^e grade de la Table des Rangs.

2. 4^e grade de la Table des Rangs.

très bien, depuis sa jeunesse il ne pouvait supporter de recevoir chez lui des invités, et ces derniers temps, s'il ne faisait pas une grande patience, il se contentait de la compagnie de sa pendule et, des soirées entières, écoutait imperturbablement son tic-tac sous le globe de verre posé sur la cheminée, en somnolant dans un fauteuil. Son allure était des plus convenables, il était rasé de près, ne faisait pas son âge, était bien conservé, promettait de vivre encore de longues années et se comportait strictement en gentleman. Sa situation était assez confortable : il siégeait quelque part et signait des choses et d'autres. Bref, on le considérait comme le plus excellent des hommes. Il n'avait qu'une seule passion ou, pour le dire mieux, un seul et brûlant désir : posséder sa propre maison et plus précisément une maison construite à la manière aristocratique, et non à la façon d'un nouveau riche. Son souhait avait fini par se réaliser : il avait déniché, puis acheté une maison dans le quartier de Pétersbourg, un arrondissement assez éloigné il est vrai, mais une maison avec un jardin et, de surcroît, élégante. Le nouveau maître de céans considérait que plus elle était loin, mieux c'était : il n'aimait pas recevoir chez lui et pour se rendre chez quelqu'un ou à son ministère, il avait un superbe coupé chocolat à deux places, son cocher Mikhéï, ainsi que deux chevaux petits, mais robustes et jolis. Il avait noblement acquis tout cela grâce à quarante années d'économies laborieuses, si bien que son cœur se réjouissait. Voilà pourquoi, après avoir acquis cette demeure et s'y être installé, Stéphane Nikiforovitch avait ressenti dans son cœur serein une satisfaction telle qu'il avait même convié des hôtes pour son anniversaire qu'auparavant il dissimulait jalousement à ses relations les plus proches. Il avait même des vues particulières sur l'un des invités. Lui-même occupait l'étage supérieur de la maison ; l'étage inférieur, construit et disposé à l'identique, avait besoin d'un locataire. Stéphane Nikiforovitch comptait sur Sémione Ivanovitch Chipoulenko, et deux fois même au cours de cette soirée il avait fait tourner la conversation sur ce sujet. Mais ce dernier avait évité de répondre. Lui aussi s'était frayé son chemin

à grand-peine et durant fort longtemps, ses cheveux comme ses favoris étaient bruns, et dans sa physionomie transparaissait une nuance de perpétuel épanchement de bile. Il était marié, était un casanier morose, tenait sa maison dans la terreur, servait avec présomption, savait, lui aussi, parfaitement bien jusqu'où il irait et, mieux encore, jusqu'où jamais il n'irait ; il avait une bonne place et s'y trouvait même très solidement ancré. Bien qu'il considérât les nouvelles institutions qui se mettaient en place non sans aigreur, il n'était pas particulièrement inquiet : il était très sûr de lui et écoutait non sans une hargne goguenarde les boniments d'Ivan Ilyitch Pralinski sur les sujets nouveaux. Ces messieurs étaient tous d'ailleurs passablement éméchés, si bien que même Stéphane Nikiforovitch avait condescendu à prêter quelque attention à monsieur Pralinski et s'était lancé avec lui dans une discussion futile à propos des nouvelles institutions. Mais disons quelques mots de Son Excellence monsieur Pralinski, d'autant qu'il est le personnage principal du récit qui va suivre.

Il n'y avait guère plus de quatre mois que le conseiller d'État actuel Ivan Ilyitch Pralinski était appelé « Votre Excellence ». Bref, c'était un jeune général. Plus jeune encore par le nombre des années, ayant tout au plus dans les quarante-trois ans, paraissant et aimant à se donner une allure plus jeune encore. C'était un bel homme, de grande taille, qui paradait dans son costume qu'il portait avec une prestance raffinée, il arborait avec beaucoup de chic une importante décoration à son cou et savait depuis l'enfance adopter quelques afféteries du grand monde, et, en tant que célibataire, il rêvait d'une riche fiancée, appartenant même à la haute société. Il avait beaucoup d'autres rêves, bien qu'il fût loin d'être idiot. Il était parfois un grand bavard et aimait à prendre des poses parlementaires. De bonne famille, fils de général, il avait les mains délicates, avait passé sa tendre enfance dans le velours et la batiste, avait été éduqué dans un établissement aristocratique et, bien qu'il n'en ait guère retiré de connaissances, il avait réussi comme fonctionnaire et s'était hissé jusqu'au titre de général. Les hautes sphères le considéraient comme un individu compétent

et fondaient même sur lui certains espoirs. Stéphane Nikiforovitch, sous la houlette duquel il avait débuté et avait continué de servir quasiment jusqu'à ce qu'il atteigne le titre de général, ne l'avait jamais considéré comme un homme fort entreprenant et ne fondait sur lui aucun espoir. Mais il lui plaisait qu'il fût issu d'une bonne famille, qu'il ait de la fortune, c'est-à-dire une grande maison cossue avec un gérant, qu'il soit lié à des gens qui n'étaient pas les derniers venus, et, de surcroît, qu'il ait du panache. Stéphane Nikiforovitch le morigénait en son for intérieur à cause de son imagination débordante et de sa futilité. Ivan Ilyitch lui-même sentait parfois qu'il était trop présomptueux et même ombrageux. Chose étrange, il était parfois sujet à des crises de conscience malades, voire à de légers repentirs. Il s'avouait parfois dans son âme, avec amertume et une secrète épine, qu'il ne volait vraiment pas aussi haut qu'il le pensait. À ces moments-là, il tombait même dans une espèce de morosité, particulièrement lorsqu'il était miné par les hémorroïdes, il qualifiait alors sa vie d'*existence manquée**¹, cessait même, par-devers lui bien sûr, d'avoir confiance en ses capacités parlementaires, se traitait de beau parleur, de phraseur, et bien que tout cela lui fît évidemment grand honneur, cela ne l'empêchait aucunement de relever la tête une demi-heure plus tard et de se donner du courage avec une obstination et une arrogance plus grandes encore, se persuadant qu'il avait tout le temps de se faire connaître et qu'il serait non seulement un haut dignitaire, mais un homme d'État dont la Russie se souviendrait longtemps encore. Il entrevoyait parfois des monuments. Tout cela nous montre qu'Ivan Ilyitch visait haut, bien qu'il dissimulât au fond de lui-même, avec une certaine crainte d'ailleurs, ses rêves et ses espoirs nébuleux. Bref, c'était un homme bon, même un poète dans l'âme. Il avait connu de plus en plus souvent, ces dernières années, des instants malades de désenchantement. Il était devenu, en quelque sorte, particulièrement irritable et soupçonneux, prêt à prendre toute

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

objection pour une offense. Mais la Russie, qui était en train de se renouveler, lui avait soudain offert de grands espoirs. Le titre de général les avait couronnés. Il s'était ressaisi ; il avait relevé la tête. Il s'était mis soudain à parler avec éloquence et faconde, à parler des sujets les plus nouveaux qu'il avait faits siens jusqu'à la rage, de façon si rapide et inattendue. Il recherchait l'occasion de parler, il allait partout en ville et en maints endroits avait réussi à passer pour un libéral audacieux, ce qui le flattait beaucoup. Ce soir-là, après avoir bu quatre ou cinq coupes, il s'était particulièrement emballé. Il avait envie de faire changer d'avis en tout Stépane Nikiforovitch qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et qu'il avait toujours respecté jusque-là, à qui il obéissait même. On ne sait pourquoi, il le considérait comme un rétrograde et l'avait pris à partie avec une effervescence extraordinaire. Stépane Nikiforovitch ne répliquait pour ainsi dire pas et se contentait d'écouter d'un air malicieux, bien que ce sujet l'intéressât. Ivan Ilyitch s'enflammait, et dans l'ardeur d'un débat imaginaire il avait fait honneur à son verre plus qu'il n'aurait dû. Stépane Nikiforovitch prenait alors la bouteille et aussitôt remplissait de nouveau sa coupe, ce qui, on ne sait pourquoi, avait commencé à froisser soudain Ivan Ilyitch, d'autant que Chipoulenko, qu'il méprisait tout particulièrement et dont, en outre, il craignait le cynisme et la hargne, se taisait, juste à côté de lui, avec une incroyable sournoiserie en souriant plus souvent qu'il n'aurait dû. « J'ai l'impression qu'ils me prennent pour un gamin », songea soudain Ivan Ilyitch.

« Non, messieurs, il est temps, il est grand temps, poursuivit-il en s'emballant. Nous avons pris trop de retard, et, de mon point de vue, l'humanisme est la première des causes, l'humanisme à l'égard des subordonnés, en se rappelant qu'ils sont, eux aussi, des êtres humains. L'humanisme sauvera tout et sera la solution de tout... »

– Hi, hi, hi, hi ! entendit-on du côté de Chipoulenko.

– Mais tout de même, voyez-vous, pourquoi êtes-vous en train de nous semoncer, finit par rétorquer Stépane Nikiforovitch avec un sourire aimable. J'avoue, Ivan Ilyitch, que je n'ai pu

saisir jusqu'à présent ce que vous avez bien voulu nous expliquer. Vous mettez en avant l'humanisme. Vous voulez dire la philanthropie, n'est-ce pas ?

– Oui, sans doute, si vous le voulez, la philanthropie. Je...

– Permettez ! Pour autant que je puisse en juger, il ne s'agit pas seulement de cela. La philanthropie a toujours suivi. La réforme ne se limite pas à cela. Les questions de la paysannerie, de la justice, de l'économie, de l'affermage, de la morale ont été soulevées et... et... on n'en voit pas la fin, et prises toutes ensemble, en même temps, elles peuvent engendrer, si vous voulez, de grandes hésitations. Voilà ce que nous avons craint, et ce n'est pas seulement une question d'humanisme...

– Certes, le problème est un peu plus profond, remarqua Sémione Ivanovitch Chipoulenko.

– Je le comprends fort bien et permettez-moi de vous faire remarquer, Sémione Ivanovitch, qu'en aucun cas je ne saurais accepter de prendre du retard par rapport à vous en ce qui concerne la profondeur de la compréhension des choses, remarqua Ivan Ilyitch avec du sarcasme et une brutalité excessive, mais il n'en reste pas moins que j'aurai malgré tout l'audace de vous faire remarquer, à vous aussi, Stépane Nikiforovitch, que vous ne m'avez pas du tout compris, vous non plus...

– En effet.

– Et cependant, je m'en tiens précisément à cette idée, que partout je défends, à savoir justement que l'humanisme vis-à-vis des subordonnés, du fonctionnaire au commis, du commis au valet de ferme, du valet au moujik, l'humanisme, dis-je, peut servir, si je puis dire, de pierre angulaire aux réformes à venir et, plus largement, au renouvellement des choses. Pourquoi ? Eh bien voici. Prenez le syllogisme suivant : je suis humain, donc on m'aime. On m'aime, en conséquence on se sent en confiance. On se sent en confiance, en conséquence on croit ; on croit, en conséquence on aime... Enfin, non, je veux dire que si l'on croit, on croira aussi à la réforme, on comprendra, si je puis dire, le fond de l'affaire, on s'embrassera moralement, si je puis dire,

et on résoudra toutes les questions à l'amiable, à fond. Pourquoi riez-vous Sémione Ivanovitch ? N'est-ce pas compréhensible ? »

Stépane Nikiforovitch leva les sourcils sans mot dire. Il était étonné.

« Il me semble que j'ai un peu trop bu, remarqua Chipoulenko sur un ton sarcastique, c'est pourquoi je suis un peu dur à la détente. J'ai des absences. »

Ivan Ilyitch tressauta.

« Nous ne tiendrons pas le coup, proféra soudain Stépane Nikiforovitch après une légère hésitation.

– Comment cela, nous ne tiendrons pas le coup ? demanda Ivan Ilyitch, surpris par la remarque inopinée et sans suite de Stépane Nikiforovitch.

– C'est ainsi, nous ne tiendrons pas le coup, répéta Stépane Nikiforovitch qui ne voulait manifestement pas s'étendre.

– Vous voulez parler du vin nouveau et des nouvelles outres¹ ? répliqua non sans ironie Ivan Ilyitch. Eh bien non ! En ce qui me concerne, je réponds de moi. »

À cet instant la pendule sonna onze heures et demie.

« On reste, on reste là, alors qu'il faut partir ! » fit Chipoulenko en s'appêtant à se lever. Mais Ivan Ilyitch le devança, il quitta immédiatement la table et prit sur la cheminée sa toque de zibeline. Il paraissait vexé.

« Alors, Sémione Ivanovitch, vous y réfléchirez ? demanda Stépane Nikiforovitch en raccompagnant ses invités.

– Au sujet de ce petit appartement ? Je vais y réfléchir, je vais y réfléchir.

– Et faites-moi savoir au plus vite le fruit de vos réflexions.

– Toujours les affaires ? » remarqua complaisamment monsieur Pralinski avec une certaine flagornerie tout en tripotant sa toque de fourrure. Il avait l'impression qu'on l'oubliait en quelque sorte.

1. Allusion à l'évangile selon saint Marc, II, 22.

Stépane Nikiforovitch leva les sourcils et se tut pour faire comprendre qu'il ne retenait pas ses invités. Chipoulenko s'empressa de prendre congé.

« Bon... eh bien... après cela c'est comme vous voulez... Si vous ne comprenez pas la simple amabilité », décréta en son for intérieur monsieur Pralinski qui tendit d'un geste particulièrement désinvolte la main à Stépane Nikiforovitch.

Dans l'entrée, Ivan Ilyitch s'enveloppa dans sa pelisse, légère et splendide, essayant, on ne sait pourquoi, de ne pas remarquer le manteau en raton laveur élimé de Chipoulenko, et tous les deux commencèrent à descendre l'escalier.

« Le vieux semble être vexé, dit Ivan Ilyitch à Chipoulenko qui se taisait.

– Ah bon ? Et pourquoi ? » demanda celui-ci d'un ton froid et calme.

« Larbin ! » songea Ivan Ilyitch.

Ils arrivèrent sur le seuil, on fit venir le traîneau de Chipoulenko qui était tiré par un vilain petit étalon gris.

« Parbleu ! Où Trifone a-t-il emmené mon coupé ! » s'écria Ivan Ilyitch qui ne voyait pas sa voiture.

À droite comme à gauche, aucune trace du coupé. Le domestique de Stépane Nikiforovitch n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il pouvait être. On s'adressa à Varlame, le cocher de Chipoulenko, et sa seule réponse fut qu'il s'était trouvé là tout le temps, que le coupé était là également, et que maintenant, eh bien, il n'était plus là.

« Quelle sale histoire ! s'exclama monsieur Chipoulenko, voulez-vous que je vous reconduise ?

– Quel ignoble individu ! s'écria monsieur Pralinski en rage. Cette canaille m'avait demandé la permission d'aller à une noce, ici même, dans le quartier de Pétersbourg où il a je ne sais quelle marraine qui se marie. Que le diable l'emporte, celle-là ! Je lui ai formellement interdit de s'absenter. Et je parie qu'il est parti là-bas !

– C’est vrai qu’il est allé là-bas, remarqua Varlame, mais il a promis de revenir dans un instant, pour être ici en temps et heure.

– Ah ! c’est comme ça ! J’avais eu comme un pressentiment ! Attends un peu, je vais te...

– Vous feriez mieux de le faire fouetter comme il faut une ou deux fois au poste, et il les exécutera vos ordres, dit Chipoulenko qui s’enveloppait déjà dans un plaid.

– Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, Sémione Ivanovitch !

– Alors vous ne voulez pas que je vous reconduise ?

– *Merci**, bonne route.»

Chipoulenko partit et Ivan Ilyitch s’en alla à pied sur les trottoirs en bois, ressentant une assez vive irritation.

«Ce n’est pas possible ! Tu vas voir, fripouille ! Je vais aller exprès à pied pour que tu te rendes compte, pour que tu aies peur ! Il va revenir et il apprendra que son maître est parti à pied... le gredin !»

Ivan Ilyitch n’avait jamais autant juré, mais il était vraiment furieux ; en outre, sa tête bourdonnait. Il ne buvait pas et les cinq ou six verres avaient donc agi sur lui rapidement. Cependant la nuit était ravissante. Le froid était glacial, mais la douceur était extraordinaire et il n’y avait pas de vent. Le ciel était clair et étoilé. La pleine lune inondait la terre d’un éclat mat et argenté. Il faisait si bon qu’après avoir effectué une cinquantaine de pas, Ivan Ilyitch oublia presque sa détresse. Peu à peu, il se sentit particulièrement bien. Par ailleurs, les gens éméchés ont des impressions très inconstantes. Même les minables maisonnettes en bois de la rue déserte commencèrent à lui plaire.

«C’est épatant, en fait, d’être parti à pied, se disait-il, ça servira de leçon à Trifone, et pour moi c’est un plaisir. Vraiment, il faudrait marcher plus souvent. Après tout, je vais tout de suite trouver un fiacre sur la Grande Perspective. Quelle nuit formidable ! Il n’y a que des petites maisons par ici ! C’est sans doute

le menu fretin qui habite dans le coin, des fonctionnaires... des marchands, peut-être... ce Stéphane Nikiforovitch ! Comme ils sont tous rétrogrades, ces vieux nigauds ! Des nigauds, oui, *C'est le mot**. C'est pourtant quelqu'un d'intelligent ; il a du *bon sens**, une compréhension sobre et pratique des choses. En revanche, ces vieux ! Ah ! ces vieux. Ils n'ont pas ce... comment déjà ? Mais oui, ils n'ont pas ce... Nous ne tiendrons pas le coup ! Qu'est-ce qu'il voulait-il dire par là ? Il a même hésité avant de le dire. Il ne m'a d'ailleurs absolument pas compris. Mais comment peut-on ne pas comprendre ? Il est plus difficile de ne pas comprendre que de comprendre. L'essentiel est que je sois convaincu, convaincu de toute mon âme. L'humanisme... la philanthropie. Rendre l'homme à lui-même... faire renaître sa propre dignité, et alors... abordez la cause avec un matériau tout prêt. Il me semble que c'est clair ! Oui, n'est-ce pas ! Si toutefois Votre Excellence veut bien me le permettre, prenez le syllogisme suivant : nous accueillons, par exemple, un fonctionnaire, un fonctionnaire pauvre, hébété. "Eh bien... qui es-tu ?" Réponse : "Un fonctionnaire". C'est bien, un fonctionnaire. Ensuite : "Quel fonctionnaire es-tu ?" Réponse : "Untel", c'est-à-dire tel ou tel fonctionnaire. "Tu travailles ?" — "Oui !" — "Tu veux être heureux ?" — "Oui." — "Que faut-il pour ton bonheur ?" — "Ceci et cela." — "Pourquoi ?" — "Parce que"... Et voilà ! Le bonhomme me comprend avec à peine deux ou trois mots : mon bonhomme, oui, mon bonhomme est pris, si je puis dire, dans les filets, et je fais de lui tout ce que je veux, enfin pour son propre bien, je veux dire. Quel sale type, ce Chipoulenko ! Quelle sale gueule... "Il faut le fouetter au poste" : il l'a dit exprès. Non, tu mens, fouette-le toi-même, moi je ne le ferai pas ; je harcèlerai Trifone par la parole, je le harcèlerai de reproches, et là, il commencera à sentir les choses. Pour ce qui est des verges, hum... la question n'est pas résolue¹, hum... Mais ne devrais-je pas aller chez Emérance ? Pouah ! au diable

1. Par une loi du 17 avril 1863 le gouvernement, sans interdire les punitions corporelles, en limita leur application.

ces maudits trottoirs ! s'écria-t-il en trébuchant soudain. Et ça s'appelle une capitale ! La civilisation ! Alors qu'on peut se casser la jambe. Hum... Je hais ce Chipoulenko ; une gueule absolument répugnante. C'est lui qui a ricané à mon propos tout à l'heure quand j'ai dit qu'on s'embrasserait moralement. Eh bien oui, on s'embrassera, qu'est-ce que ça peut te faire ? Mais toi, je ne t'embrasserai pas : plutôt embrasser un moujik... Si je tombe sur un moujik, je lui adresserai la parole. D'ailleurs, j'étais ivre, et je ne me suis peut-être pas exprimé comme il fallait. Maintenant aussi, je ne m'exprime peut-être pas comme il faut... Hum... Je ne boirai plus jamais. Un soir on dit des sottises, et le lendemain matin on s'en repent. Pourtant, je marche sans tituber, n'est-ce pas... D'ailleurs, ce sont tous des filous ! »

Alors qu'il continuait de marcher sur le trottoir, Ivan Ilyitch se laissait aller ainsi à des élucubrations heurtées et décousues. L'air frais avait agi sur lui et l'avait ébranlé, si l'on peut dire. Cinq minutes plus tard, il aurait pu se calmer et tomber de sommeil. Mais soudain, presque à deux pas de la Grande Perspective, il entendit de la musique. Il regarda autour de lui. De l'autre côté de la rue, dans une très vieille maison en bois, de plain-pied mais oblongue, on faisait bombance, les violons hurlaient, une contrebasse grinçait, une flûte s'égosillait en glapissant sur un thème de très joyeux quadrille. Des gens restaient sous les fenêtres, principalement des femmes vêtues de houpelandes matelassées, la tête recouverte d'un fichu ; tous faisaient de grands efforts pour distinguer quelque chose à travers les ajours des volets. Manifestement on s'amusait. Le vacarme des pas des danseurs atteignait l'autre côté de la rue. Ivan Ilyitch remarqua non loin de là un sergent de ville et il s'approcha de lui.

« À qui appartient cette maison, l'ami ? » demanda-t-il en entrouvrant sa précieuse pelisse, juste assez pour que le sergent de ville puisse remarquer la médaille considérable qui pendait à son cou.

« Au fonctionnaire Pseldonimov, *légistrateur*¹ », répondit en se redressant le sergent de ville qui avait réussi à distinguer la décoration en un clin d'œil.

« Pseldonimov ? Non ! Pseldonimov !... Que fait-il donc, il se marie ?

– Il se marie, Votre Noblesse, avec la fille d'un conseiller titulaire². Le conseiller titulaire Mlekopitaïev³ qui était employé à la mairie. Il reçoit cette maison avec la fiancée.

– En sorte que, maintenant, il s'agit de la maison de Pseldonimov, et non de Mlekopitaïev ?

– Tout à fait, Votre Noblesse. C'était celle de Mlekopitaïev, maintenant c'est celle de Pseldonimov.

– Hum... Si je te demande cela, l'ami, c'est parce que je suis son chef. Je suis le général du service où est employé Pseldonimov.

– Tout à fait, Votre Excellence.»

Le sergent de ville se redressa définitivement cette fois, et Ivan Ilyitch sembla perdu dans ses pensées. Il restait sur place et cogitait...

Oui, Pseldonimov faisait effectivement partie de ses services, de son propre secrétariat ; il s'en souvenait. C'était un petit fonctionnaire avec un traitement d'une dizaine de roubles par mois. Comme monsieur Pralinski avait pris ses fonctions très récemment, il ne pouvait se souvenir avec force détails de tous ses subordonnés, mais de Pseldonimov, il s'en souvenait, à cause de son nom précisément. Celui-ci l'avait frappé la première fois qu'il l'avait lu, au point même qu'il avait eu alors la curiosité de voir d'un peu plus près le détenteur d'un nom pareil. Il se remémorait à cet instant un homme encore jeune, cacochyme et famélique, au long nez busqué, aux cheveux blondasses et floconneux, vêtu d'un uniforme impossible et d'un falzar tout aussi

1. Déformation de « régistrateur (de collège) », 14^e grade, le plus bas, de la Table des Rangs.

2. 9^e grade de la Table des Rangs.

3. C'est-à-dire « Mammiférov ».

impossible au point d'en être indécent. Il se rappelait comment l'idée suivante lui avait alors traversé l'esprit : « Ne faut-il pas allouer à ce pauvre homme une dizaine de roubles à l'occasion d'une fête pour qu'il se refasse une santé ? » Mais comme il avait vraiment une mine de déterré et que son regard était des plus antipathiques, inspirant même du dégoût, cette pensée généreuse s'était évanouie d'elle-même, si bien que Pseldonimov resta sans récompense. Le Pseldonimov en question l'avait d'autant plus fortement surpris quand, pas plus tard que la semaine précédente, il lui avait demandé l'autorisation de se marier¹. Ivan Ilyitch se rappelait qu'il n'avait pas eu le temps de s'occuper de cette affaire plus en détail, en sorte que la question de ce mariage avait été réglée sans problème et promptement. Mais il se souvenait nettement, malgré tout, que Pseldonimov recevait avec sa fiancée une maison en bois et quatre cents roubles d'argent liquide ; cette circonstance l'avait alors surpris ; il se rappelait avoir même un peu ironisé au sujet de la rencontre des noms Pseldonimov et Mlekopitaïeva. Il se souvenait clairement de tout cela.

Plus il récapitulait ces circonstances, plus il était dubitatif. On sait que des réflexions entières traversent parfois notre esprit l'espace d'un instant sous la forme de sensations, sans qu'elles soient traduites en un langage humain, à plus forte raison littéraire. Nous tenterons cependant de transmettre toutes les sensations qu'éprouvait notre héros et de présenter au lecteur au moins leur essence, ce qu'elles contenaient de plus indispensable et de plus vraisemblable, en quelque sorte. Car beaucoup de nos sensations, une fois traduites en langage ordinaire, semblent, en effet, parfaitement invraisemblables. Voilà pourquoi elles n'émergent jamais au grand jour, alors qu'elles sont présentes en chacun de nous. Il va de soi que les sensations et les pensées d'Ivan Ilyitch étaient légèrement décousues. Mais vous en savez la cause, n'est-ce pas.

1. Les fonctionnaires devaient obtenir l'autorisation de leur supérieur pour se marier.

« Eh bien ! lui traversait-il l'esprit, nous parlons, nous n'arrêtons pas de parler, mais pour ce qui est d'agir, bernique ! Prenons un exemple, ne serait-ce que ce Pseldonimov en question : il est revenu tout à l'heure de l'autel, ému et plein d'espairs, prêt à connaître les joies de... C'est l'un des jours les plus radieux de sa vie... Pour l'instant, il s'occupe de ses invités, il offre un festin modeste, pauvre, mais joyeux, gai, sincère... Eh bien, s'il savait qu'à cet instant même, moi, moi son chef, son chef principal, je me tiens là, devant sa maison et que j'écoute sa musique ! Oui, en effet, que se passerait-il pour lui ? Vraiment, que se passerait-il s'il me prenait tout à coup l'envie d'entrer ? Hum... Il va de soi qu'il commencerait par être effrayé, par être muet de confusion. Je le gênerais, je désorganiserais tout, peut-être... Oui, c'est ce qui se passerait si n'importe quel autre général entrait, mais pas moi... Là est la question, en fait : n'importe quel autre, mais pas moi...

« Oui, Stépane Nikiforovitch ! Vous ne m'avez pas compris tout à l'heure : eh bien, vous avez là un exemple tout prêt !

« Oui, messieurs. Nous sommes toujours en train de hurler en faveur de l'humanisme, mais nous ne sommes pas en état de prouver notre héroïsme, d'accomplir une prouesse.

« De quel héroïsme s'agit-il ? Je vais vous le dire. Réfléchissez un instant : les relations de tous les membres de la société étant ce qu'elles sont de nos jours, si je vais, moi, après minuit, à la noce de mon subordonné, un registrateur à dix roubles par mois, mais c'est la confusion, c'est un tourbillon d'idées, c'est le dernier jour de Pompéi, le chaos ! Personne ne le comprendra. Stépane Nikiforovitch mourra sans l'avoir compris. C'est bien lui qui a dit : "Nous ne le supporterons pas". Oui, mais cela vous concerne, vous les vieux, vous les gens de la sclérose et de la routine. Mais moi, je le sup-por-te-rai ! Je transformerai le dernier jour de Pompéi en l'un des jours les plus délicieux que mon subordonné aura vécus, et un acte sauvage deviendra un acte normal, patriarcal, sublime et moral. Comment ? Voici. Veuillez m'accorder votre attention...